

PIERRE BACHE

M.Ouija

Le fantôme
de la déclaration muette



Pierre Bache

M. Ouija
Le fantôme
de la déclaration muette

© Pierre Bache, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4275-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les plus malheureux parmi les hommes sont ceux qui ne peuvent oublier qu'ils ont été un jour heureux. La conclusion de toute vie authentique et lucide est que le véritable bonheur est de courte durée. Dans le meilleur des cas, il laisse la place à une indifférence confortable et engourdissante, entrecoupée de souvenirs nostalgiques, dans le pire des cas, il se transforme en une lutte acharnée et désespérée pour préserver une partie de ce qui est déjà irrémédiablement perdu. Une bonne mémoire est un des pires fléaux.

La véritable philosophie de la vie ne consiste pas dans la révolte, mais dans cette forme particulière de la soumission qu'on appelle la résignation. L'homme résigné ne s'oppose pas à ce que l'oubli s'empare lentement de son âme, à ce qu'un brouillard blanc et fantomatique remplisse les derniers recoins de son être. Il n'est de destin qu'on ne surmonte ainsi : par la résignation.

Tel est un des grands paradoxes de la vie : Aimez, vous ne serez pas aimés, n'aimez pas, vous serez aimés.

Préface

Pourquoi avoir décidé d'écrire l'histoire de M. Ouija, homme laid et sans importance ? La question m'a été posée plusieurs fois sans que je ne fusse parvenu à fournir de réponse satisfaisante. La raison d'être de ce livre que vous tenez entre les mains m'est aussi mystérieuse qu'à vous et ce mystère tient pour une bonne part au fait que l'œuvre choisit l'auteur et non l'inverse. Je mentirais en disant que j'ai voulu écrire cette histoire. Elle a voulu être écrite par moi, elle a choisi mon esprit comme matrice de sa gestation. Ce fut un accouchement lent et douloureux. Maintenant elle se tient devant vous, laide, vagissante et couverte de vernix. Ne me blâmez pas pour les imperfections que vous y trouverez.

« Mais, m'a-t-on dit, ce livre est inutile. Pourquoi a-t-il dû voir le jour ? ». La réponse ne pourrait-elle pas tout simplement être : pourquoi pas ? Pourquoi avez-vous pris un sucre blanc au lieu d'un sucre brun pour votre café cet après-midi ? Y avait-il une raison ? Fallait-il qu'il y en eût une ? Le fait est là qu'un jour je me suis assis à ma table et que j'ai commencé à écrire. Mais tel ne manquera pas de froncer les sourcils. N'est-ce pas une perversion de la littérature ? Cette dernière ne devrait-elle pas être le médium par lequel l'écrivain pourra communiquer avec les masses laborieuses, le cri de ralliement des intellectuels pour former une phalange contre l'oppression et l'injustice ? Partant, n'est-ce pas répréhensible d'écrire pour ne rien dire ?

Peut-être pas. Car voyez-vous, chacun trouve son propre remède à l'ennui : les uns se réfugient dans le rêve ou les livres, les autres se noient dans le travail, d'autres encore espèrent que les enfants combleront leur vie et enfin, il s'en trouvera pour se faire exploser dans une synagogue au très saint nom d'Allah. Chacun a sa manière de se détourner du néant qui l'emplit et les plus chanceux sont encore ceux qui sont trop abrutis pour le ressentir. Hélas, je ne fais pas partie de leurs rangs, moi, j'appartiens à cette race maudite de scribouilleurs qui doivent écrire pour combler le vide de mots.

Partant, ceux qui ont lu mes brouillons ont trouvé mon texte effroyable. Ils l'ont qualifié de « prose horrible », ils m'ont recommandé de me chercher une autre occupation. « Renoncez-y, m'ont-ils dit, l'écriture, pour être belle, doit être une architecture, la vôtre est un borbier. Décousue, incohérente, vide de sens. C'est un fourre-tout, une suite de paragraphes remplis de galimatias. » C'est vrai, je ne saurais le nier ! Mais s'il est vrai que l'auteur est un alter Deus, comme le prétendent certains, alors il faut bien que son œuvre soit à l'image de la création divine : ratée.

Et pourquoi aurais-je agi différemment ? Contemplez les gaz interstellaires qui composent les nébuleuses, l'infinie vastitude de l'espace intersidéral, les innombrables amas de galaxies qui peuplent un vide effrayant et troublant. Tout cela existe sans aucune raison et aurait tout aussi bien pu ne jamais exister. Songez maintenant à votre corps, à ces milliards de macromolécules qui forment des structures complexes pour lesquelles les biologistes ont inventé des noms barbares. Ou bien prenez la cellule ! Un système autorépliatif parfait qui au moyen des enzymes nucléases, ligases, topoisomérases, hélicases parvient à cliver, puis à répliquer l'hélice d'ADN et, par là même, à synthétiser les protéines. Le plus étonnant là-dedans n'est pas que ce soit un pur fruit du hasard, mais que toute cette machinerie ne serve strictement à rien !

L'homme existe depuis deux cent mille ans, selon certains chercheurs même depuis dix ou douze millions d'années. Dans cette immense histoire, votre propre vie, vos appréhensions, vos angoisses sont totalement insignifiantes. Vous êtes une pièce d'un appareil immense dont la complexité est inimaginable. Pourquoi vous faites-vous aujourd'hui des soucis pour une légère prise de poids, si ce n'est que vous pensez que votre apparence physique vous procure un avantage, que la laideur ou la beauté feront une différence ? Mais que vous ayez été laid ou beau, sot ou intelligent, riche ou pauvre, puissant ou faible, vous serez emporté comme une feuille dans le grand courant de la vie, vous allez vous éteindre comme une chandelle dans la nuit.

Quelle importance a, à vos yeux, la vie d'un paysan qui a vécu il y a vingt mille ans dans un coin perdu de la Mongolie et dont vous ignorez tout, jusqu'à son existence ? Aucune ! Votre propre vie, quelle importance aura-t-elle aux yeux d'un homme qui vivra six mille ans après vous et qui ignorera tout de vous, jusqu'à votre existence ? Pas davantage. Vos rêves, vos pensées, vos sentiments, la perspective absolument singulière que vous apportez sur les choses, quel rôle jouent-ils dans cette vaste farce théâtrale aux quatre-vingts milliards d'acteurs ?

Vous êtes aussi indifférent au monde qu'il vous est indifférent. Pleurez-vous la mort d'un Chinois à l'autre bout de la planète qui a mis fin à ses jours parce qu'il n'a pas supporté la pression qui régnait sur son lieu de travail ? Aussi peu que ce Chinois à l'autre bout de la planète pleurera la vôtre, si par hasard vous veniez à mourir avant lui. Dans un monde inutile, à quoi bon écrire un livre utile ?

Du moins ne trouverez-vous dans cet ouvrage rien de factice. Mon livre est comme un miroir dans lequel vous pourrez, pour la première fois, vous contempler vous-même tel que vous êtes. Vous ne verserez pas de fausses larmes,

vous resterez aussi impassible que vous l'êtes dans la vie réelle. Et si vous prenez la peine de rompre l'os médullaire, peut-être même que vous tirerez de cette lecture maint remède pour les âmes égarées.

« Certes, diront les Momus et Zoïle qui ne cessent de s'égosiller sur mon histoire, mais votre roman manque cruellement de comique. On n'y rit guère ! » C'est peut-être vrai. Mais la vie n'est que rarement drôle. Voltaire l'a bien vu lorsqu'il a écrit : On dit que quelques personnes sont mortes de rire ; j'ai peine à le croire, et sûrement il en est davantage qui sont mortes de chagrin.

Partie I

M. Ouija

Chapitre 1

La bave du vilain crapaud

C'était une après-midi d'automne ordinaire. La calvitie des arbres progressait et toute la splendeur de la nature était secrètement travaillée par la mort. L'or des feuilles était souillé par des tâches noirâtres ; la végétation dans son entier entrait dans un processus d'enlaidissement général, préfiguration de la mort prochaine des splendeurs estivales, de tout ce qui avait charmé nos sens durant le temps de l'été. La laideur précédait le dépérissement et le dépérissement précédait la beauté renaissante et ainsi le vieil ordre se répétait, inlassablement, imperturbablement.

Comme tous les soirs, M. Ouija rentrait seul dans son appartement. Comme tous les soirs, rien ne l'attendait sinon un logement sombre et vide. Aucune chaleur humaine, aucune présence féminine pour l'accompagner pendant les dernières heures qui précéderaient le repos nocturne, le doux anéantissement de sa conscience. Pas de rires, pas de cliquetis de fourchettes sur les assiettes, pas d'exclamation de surprise lorsqu'un de ses enfants renverserait par mégarde la salière. Rien sinon trois pièces vides sobres et dégarnies. Jamais les murs n'avaient été ornés de tableaux, jamais ils ne le seraient.

M. Ouija descendait les marches de la station de métro. Une fine couche de poussière et de saletés couvrait les carrelages fissurés, des bouts de cigarettes et des chewing-gums écrasés formaient une marbrure grise et crasseuse. Soudain, parvenu dans le métro, il ressentit un grand plaisir en entendant une chanson familière. Le musicien était un clochard obèse et barbu, assis sur une planche de carton, qui espérait gagner quelques euros en charmant les oreilles des passants avec des interprétations de chansons américaines. M. Ouija appartenait encore à la génération qui n'avait que très peu étudié l'anglais, mais il entendait distinctement les paroles. Qui avait composé cette chanson et quelle en était la signification ? Il n'en savait rien, mais il s'immobilisa un instant et ferma les yeux, comme pour mieux permettre à la musique de pénétrer son âme :

What if God was one of us ?

Just a slob like one of us

Just a stranger on the bus

Tryin' to make his way home ?¹

Les lignes mélancoliques du célèbre refrain déclenchèrent un torrent de pensées dans le cerveau de M. Ouija. De Dieu nous savons qu'il est, pensa-t-il, non pas ce qu'il est ; qui dit qu'il n'est pas un de ces clochards qu'on rencontre parfois dans les rues ? Qui sait ? Peut-être que Dieu souffre de la solitude comme nous ? Peut-être qu'il ressent, comme mainte personne emprisonnée dans ce monde désenchanté, une profonde nostalgie en regardant le soleil se coucher derrière un terrain industriel, au milieu d'une brume orangeâtre et de piles de métal rouillé. Peut-être même qu'il jette un regard rêveur à travers les fenêtres crasseuses d'un bus qui, jour après jour, le ramène dans son logement sombre et exigü. Peut-être ! M. Ouija forma ces pensées tandis qu'il entra dans le métro. Encore sous le charme de la musique, il heurta une femme qu'il n'avait pas aperçue et qui se retourna indignée :

— *j Hòstia !* Vous ne pouvez pas faire attention ? Pour un peu, j'aurais fait une chute à cause de vous !

M. Ouija contempla la femme, une quinquagénaire au visage sec et ridé. Son corps émacié et droit comme un fuseau pouvait faire croire qu'en effet elle se serait brisée en mille morceaux si elle était tombée. Mais l'impression de fragilité était compensée par la sévérité que lui conférait son nez aquilin. Des mèches blanches apparaissaient ici et là dans ses cheveux crépus. M. Ouija ressentit un mélange de surprise et de gêne en remarquant sa maigreur.

— Veuillez m'excuser, Madame !, dit-il d'une voix humble en enlevant son chapeau.

— *j Poca-solta !*, murmura cette dernière, les dents serrées et s'éloigna.

M. Ouija ne se préoccupa pas davantage de la dame âgée. Beaucoup d'autres idées confuses apparurent dans sa tête avant de s'évanouir dans les nimbes mentales. Ensuite, je dus me détacher lentement de lui. La distance était devenue trop grande pour que je pusse continuer à séjourner dans sa conscience. Mais j'en savais de toute façon assez. Je savais ce qui l'attendait, je connaissais la déréliction dans laquelle il vivait. Et je savais pourquoi. M. Ouija était un pauvre fourvoyé, un homme qui vivait dans l'illusion depuis sa jeunesse.

Encore enfant, il était persuadé – étrange fruit de l'imagination juvénile – que l'amour de la fille la plus pure de la classe lui était réservé. Cette fille était blonde et mignonne et rayonnante comme un bijou. Juanita – tel était son nom – n'était âgée à cette époque que de onze ans, comme lui-même, et sa beauté n'avait point encore ces imperfections qui feraient d'elle, plus tard, une femme

assez médiocre. Non, son teint était encore blanc comme l'ivoire et ses petites lèvres roses évoquaient un pot de fraises. Elle était, avec tout cela, aimable, studieuse, polie et pleine de cette agréable fraîcheur qui est si rare chez les enfants d'aujourd'hui. Déjà à ce jeune âge, M. Ouija en était tombé éperdument amoureux et cet amour allait perdurer durant de nombreuses années.

Certes, M. Ouija, ou « le petit Carlos » comme on l'appelait à l'époque, n'ignorait pas qu'avec sa face de rat, ses petits yeux ronds et noirs comme des billes et ses dents proéminentes, il ne pouvait guère prétendre à l'amour d'une fille comme elle. Mais à cette époque, la laideur n'avait point encore de sens pour lui et il se disait, le pauvre garçon, que si Dieu l'avait créé ainsi, il était bien tel qu'il était. Son cœur n'avait pas encore été lacéré par les remarques d'une femme insolente, son âme n'avait pas encore été ternie par l'expérience du ridicule. Ce n'est vraiment que le rejet des femmes qui enseigne aux hommes les multiples afflictions de la laideur et implante dans leur cœur les germes de la haine et de l'envie que la nature n'y avait point mises.

La vision que le jeune Carlos avait de l'amour était, hélas, fortement influencée par les contes pour enfants et surtout les productions Disney. Il imaginait sa propre relation future sur le modèle de celle entre Duchess et Thomas O'Malley. La chatte au pelage blanc et aux yeux d'un bleu perçant était pour lui la parfaite représentante de ce qu'était Juanita à ses yeux. Ou alors, il la voyait sous les traits de Miss Bianca tandis que lui-même revêtait imaginativement les traits de Bernard. Devant son œil interne, il revivait leurs aventures, les transformait, les modulait, et, ce faisant, s'enfonçait lentement dans les brumes du rêve. Carlos continuait à regarder les films Disney jusqu'à l'âge de quatorze ans, lorsque d'autres exploraient l'anatomie féminine grâce aux magazines érotiques.

Le petit Carlos n'ignorait pas sa laideur, pas moins qu'il n'ignorait les efforts des autres garçons pour gagner les faveurs de celle qui lui était destinée. Il savait pourtant – telle était sa conviction inébranlable – que leurs efforts devaient rester vains, qu'ils ne parviendraient jamais à entrer dans les bonnes grâces de la belle Juanita. Car les autres garçons étaient des créatures impures, ils crachaient par terre, injuriaient les filles, les appelant « *putas* » et « *escoltas* », et se réunissaient parfois dans un coin de la cour de récréation pour mesurer la longueur de leur membre viril. Certains étaient déjà fort athlétiques pour leur jeune âge et aussi irrespectueux que l'avaient été leurs pères avant eux. Il y avait notamment un certain Pedro Sanchez Mejias, éternel gagnant dans les concours « *de la pinga mas grande* », qui aimait bien complimenter les filles sur leurs particularités